

**+ Homélie de la messe de rentrée paroissiale
Albi, place Sainte-Cécile - 13 septembre 2020**

« *Le Seigneur est en procès avec les habitants du pays. Il n'y a, dans le pays, ni vérité ni fidélité, ni connaissance de Dieu (...). C'est pourquoi le pays est en deuil, tous ses habitants dépérissent, ainsi que les bêtes sauvages, les oiseaux du ciel [et] les poissons de la mer* » (Os 4, 1.3). La situation de la terre d'Israël, dénoncée par le Seigneur par la voix du prophète Osée plus de sept cents avant le Christ, est similaire à la nôtre : relativisme éthique, éclatement des familles, violence, perte du sens de Dieu, désastres écologiques...

Mais cette parole du Seigneur, entendue dans la première lecture, n'est pas que descriptive ; elle est aussi analytique. Elle apporte un éclairage décisif de la situation. Elle révèle une relation de cause à effet entre les désordres présents en l'homme et entre les hommes et les désordres constatés dans la nature : « *Il n'y a, dans le pays, ni vérité ni fidélité, ni connaissance de Dieu (...). C'est pourquoi (...)* tous ses habitants dépérissent, ainsi que les bêtes sauvages, les oiseaux du ciel [et] les poissons de la mer ». Quand l'homme ne va pas, alors, la nature ne va pas non plus...

Le pape François, dans son encyclique *Laudato si'*, parue il y a cinq ans, met particulièrement en lumière ce lien de cause à effet entre les déséquilibres existant au cœur des relations humaines et ceux présents au cœur de la création. « *Tout est lié* », dit-il à plusieurs reprises dans cette encyclique. Le Pape y rappelle l'enseignement des Écritures et de la Tradition vivante de l'Église, à savoir que la création est un don de Dieu où tout se tient, où toutes les créatures sont interconnectées, et que Dieu a établi l'homme gardien de cette création. Or, la prétention de l'homme à vouloir prendre la place de Dieu l'a transformé de gardien en dominateur. Le péché, qui s'est instillé dans son cœur, est à l'origine de la destruction de l'harmonie de la création voulue aux origines par Dieu. L'homme s'est fait dominateur de son prochain, entraînant infidélités, injustices, guerres, mais aussi mainmise sur la vie humaine, de ses commencements à sa fin. Il s'est fait dans le même temps dominateur de la nature, entraînant une exploitation irraisonnée de ses ressources, lesquelles sont pourtant limitées.

« *Tout est lié* » : à la lumière de la foi chrétienne, nous pouvons dire que la crise environnementale actuelle est due à une crise sociale, laquelle s'enracine plus profondément dans une crise spirituelle. Voilà pourquoi, dit en substance le Pape, il est illusoire de penser retrouver une relation pacifiée avec la nature tant que nous persisterons à vivre de façon déséquilibrée nos autres relations : celle avec nous-mêmes, celle avec notre prochain et celle avec Dieu. « *Il n'y aura pas de relation nouvelle avec la nature sans un être humain nouveau* », dit François au cœur de l'encyclique (n° 118).

Mais comment faire ? Nous percevons bien que nous ne pouvons plus continuer à nous comporter ainsi envers nous et envers la nature environnante. En plus des graves déséquilibres écologiques que nous constatons un peu partout – réchauffement climatique, développement de la pollution, perte d'écosystèmes... –, qui sont la partie visible de l'iceberg, nous pressentons que nous nous abîmons nous-mêmes de plus en plus. Nos économies génèrent injustice et pauvreté : le nombre de personnes qui meurent de faim dans le monde croît d'année en année ; la précarité augmente en France d'année en année ; nos familles sont de plus en plus fragilisées et éclatées... Nos politiques s'obstinent à jouer aux apprentis-sorciers avec la nature humaine, en faisant évoluer, sans véritable réflexion de fond, les lois en matière de bioéthique.

Alors, comment faire ? Le récit de la multiplication des pains, entendu à l'Évangile, nous tracent deux chemins, que le pape François développe dans *Laudato si'* : le sens du partage et l'émerveillement.

« *Donnez-leur vous-mêmes à manger* », dit Jésus à ses disciples (Mt 14, 16). Si Jésus se donne lui-même en nourriture pour la vie du monde, il souhaite néanmoins nous impliquer dans ce don de lui-même, il souhaite nous y associer. Il veut signifier que le salut du monde passera par notre redécouverte du sens de la fraternité. Autrement dit, être disciples du Christ, c'est sortir du chacun pour soi, de cet individualisme qui nous rend peu à peu indifférents aux autres, de ce consumérisme qui nous abrutit, qui nous fait nous replier sur nos petits plaisirs personnels, sans pour autant vraiment nous combler. Nous devons prendre soin les uns des autres, particulièrement des plus fragiles. Et ces plus vulnérables, le pape François les cite : ce sont les pauvres, les malades, les personnes handicapées, les exclus de nos sociétés, les migrants, mais aussi les embryons dans le ventre de leur mère, les mourants...

S'émerveiller : comme les disciples qui ont été émerveillés de voir, sous leurs yeux, se multiplier la nourriture au fur et à mesure qu'ils s'impliquaient en faveur de leurs frères affamés, nous avons à nous émerveiller de toutes ces « *caresses de Dieu* » qui nous entourent : pas seulement la beauté de la création, mais aussi celle de nos relations quand l'amour les nourrit. L'image de Dieu s'y réfléchit.

Nous voici donc invités à une conversion de nos pratiques, de nos modes de vie, de notre conception de Dieu, de l'homme et du monde. Nous, chrétiens, nous avons un rôle à jouer, tel le levain dans la pâte. Nous avons à apporter notre contribution à l'embellissement de ce monde, en y insufflant plus de fraternité et de gratuité.

Ce temps que nous vivons n'est pas qu'un temps sombre ; il est aussi un temps favorable, un *kairos*. Cette pandémie du coronavirus, qui n'est pas une punition de Dieu, mais un signe des temps, nous rappelle que nous ne sommes pas tout-puissants, mais bien fragiles et que nous avons à prendre soin les uns des autres, à prendre soin de notre « *maison commune* », de toute la création. Au demeurant nous constatons une heureuse prise de conscience de par le monde de l'urgence écologique, qu'elle soit environnementale ou humaine. Voilà pourquoi rien n'est perdu.

Oui, nous devons garder l'espérance. Dieu ne nous abandonnera jamais. Nous, croyants, savons que, depuis la Pâque du Christ, le renouvellement de toute la création est à l'œuvre. La réhabilitation de la création a déjà commencé. C'est la raison pour laquelle nous devons accueillir dans l'espérance cette vision de saint Jean, qui est relatée dans la deuxième lecture : « *J'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle* » (Ap 21, 1). Et réentendre avec foi cette parole du Christ, rapportée dans le même texte : « *Voici que je fais toutes choses nouvelles* » (Ap 21, 5).

Nous allons entrer au cœur de l'Eucharistie. Elle unit le ciel et la terre, elle embrasse et pénètre toute la création. Qu'elle nous aide à vivre plus intensément en communion avec Dieu, avec nos frères et avec toutes les créatures ! En attendant de voir Dieu face à face, avec sa beauté infinie, que nos luttes et nos préoccupations dans la situation présente n'enlèvent rien à la joie de l'espérance, car, au cœur de ce monde, le Seigneur de la vie, qui nous aime tant, continue d'être présent ! Amen.

Père Paul de Cassagnac